



HAL
open science

Une histoire (presque) sans mort. Le dépassement de la mort dans les chroniques anonymes (XII^e siècle)

Charles Garcia

► **To cite this version:**

Charles Garcia. Une histoire (presque) sans mort. Le dépassement de la mort dans les chroniques anonymes (XII^e siècle). Colloque international, CRIMIC (EA 2561); SEMH-Sorbonne (CLEA, EA 4083); SIREM (GDR 2378, CNRS), Jun 2007, Paris, France. pp.21-32. halshs-01555402

HAL Id: halshs-01555402

<https://shs.hal.science/halshs-01555402>

Submitted on 4 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNE HISTOIRE (PRESQUE) SANS MORT. LE DÉPASSEMENT DE LA MORT DANS LES *CHRONIQUES ANONYMES* (XII^e siècle).

« *E aquel genués adolesçió muy mal, e de que entendió que non podía escapar de la muerte, fizo llamar a sus parientes e a sus amigos; e desque todos fueron con él, envió por su muger e sus fijos; e assentóse en un palaçio muy bueno donde paresçía la mar e la tierra; e fizo traer ante sí todo su tesoro e todas sus joyas, e de que todo lo tovo ante sí, començó en manera de trebejo a fablar con su alma en esta guisa...* »¹.

Ce début de fable, tiré du *Conde Lucanor*, était relativement courant au Moyen Âge. C'était un effet de rhétorique qui ne choquait personne. Mais pour quelle raison ? Eh bien simplement parce que cet *exemplum* nous donne à voir une façon différente de vivre la mort, ou plutôt notre relation à elle, une sorte de sensibilité que nous avons définitivement perdue car, contrairement aux pratiques des hommes du Moyen Âge, la mort, entendue comme lien structurant de la société, nous a définitivement quittés. Mais avant d'aller plus avant dans notre démarche, arrêtons-nous au pied des Pyrénées, au milieu du col de Roncevaux car c'est là que Roland qui « *sent que sa mort approche* », se mit à demander pardon à Dieu pour ses péchés : « *les grands et les menus, que j'ai commis depuis l'heure que je suis né jusqu'à ce jour où je suis terrassé* »².

1. De la mort exemplaire à la mort dépassée

Pendant bien longtemps, les historiens se sont penchés sur l'origine des villages dans l'Occident médiéval. Dans la ferveur des explications que fournissait l'éternel schéma fondé sur le primat des relations économiques, on a souvent cru que les hommes se regroupaient pour exploiter la terre, ou bien à cause de la croissance démographique qui était la conséquence directe de l'augmentation de la production agricole. Or force est de reconnaître que ces justifications, par trop mécaniques et réductrices, sont en grande partie dépassées³. Si les hommes se rassemblaient c'était aussi pour d'autres motifs, dont le plus important sans doute était de continuer à vivre au plus près de ses ancêtres morts, pour cohabiter avec eux⁴. Beaucoup de traces de ce passé révolu sont encore perceptibles dans nos campagnes. Nous avons tous vu des églises situées au milieu d'un village et entourées de cimetières, placés là, au cœur de la communauté des vivants, et l'on sait qu'il en était de même dans les villes⁵.

¹ Don JUAN MANUEL, *El conde Lucanor*, Alfonso I. Sotelo (éd.), Madrid : Cátedra, 1999, p. 98.

² *La Chanson de Roland*, § 168 et 175.

³ Pour une récente, et très intéressante, synthèse concernant cette thématique, cf. Daniel BALOUP, « La mort au Moyen Âge (France et Espagne). Un bilan historiographique », *El discurso legal ante la muerte durante la Edad Media en el nordeste peninsular*, César González Mínguez et Iñaki Bazán Díaz (dir.), Bilbao : Universidad del País Vasco, 2006, p. 13-31.

⁴ Michel LAUWERS, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris : Aubier, 2005, p. 115-158.

⁵ À Paris, la fontaine des Innocents, dans le quartier des Halles, était autrefois au centre du cimetière éponyme.

Depuis que nous ne savons plus mourir, depuis que nous avons perdu cette familiarité et cette sérénité avec la mort qui formait, par dépassement, un tout avec la vie, il nous faut recomposer les vieux cadres conceptuels plusieurs fois centenaires. Il s'agit donc d'une démarche nécessaire pour celui qui veut comprendre qu'au Moyen Âge la vie et la mort étaient deux facettes d'un même ensemble et qu'elles s'appartenaient l'une à l'autre⁶. Pour illustrer notre propos, nous utiliserons un texte médiéval qui aurait été initialement écrit en latin et que la critique considère, sans doute à tort, comme ayant été rédigé au début du XII^e siècle. Ce document est parvenu jusqu'à nous à travers deux manuscrits, dont le plus ancien remonte à la fin du XV^e siècle. Ils ont été traduits tous deux en castillan de l'époque et sont connus sous le nom de : *Crónicas anónimas de Sahagún*⁷. Mais avant de procéder à leur analyse, il nous paraît utile de fournir quelques précisions sur la façon dont les hommes de l'Occident médiéval percevaient et vivaient la mort⁸.

Au Moyen Âge, l'ici-bas ne pouvait se concevoir qu'en relation avec l'au-delà. Le thème du dépassement qui nous réunit ici était d'emblée inscrit dans cette articulation. À l'imperfection de la vie sur la terre, aux injustices et aux tracasseries du quotidien, répondait, comme par une sorte d'élévation obtenue par un dépassement, la vérité du ciel, là où l'ordre de Dieu s'accomplissait réellement. L'espérance en ce monde parfait était puissante. Elle conditionnait en grande partie les pratiques sociales, même si nous devons nous garder des automatismes que nous dénonçons plus haut. C'est donc en fonction de ses propres penchants et de son comportement que l'on avait accès au paradis, à la béatitude céleste, ou que, au contraire, on était privé de la contemplation de Dieu.

« *La mort est pourtant entourée, rude ou douce, par tout un environnement coutumier. C'est un passage, une mutation, un rite institutionnel de la vie sociale, même si le mourant n'est plus en état de s'y joindre lucidement : famille, village même sont là, dans ou à côté de la maison mortuaire, dans une sorte d'ostentation théâtrale ; un ministre de Dieu psalmodie des invocations à la bonne mort, au pardon des péchés, au salut éternel, au Christ souffrant, pour aider le moribond s'il peut encore entendre. Tous ces rites d'accompagnement ont en réalité pour but de souder, de consolider la communauté des vivants, beaucoup plus que d'accompagner au-delà de la vie celui qui la quitte* »⁹.

La sérénité face à la mort¹⁰ ne signifie pas que l'homme médiéval n'ait pas connu l'angoisse du trépas, tant la peur était toujours présente, comme le montrent les testaments que l'on rédigeait alors en abondance pour la conjurer et qui témoignent de ce que l'on a appelé l'obsessionnelle « *comptabilité de l'au-delà* ». Les cris, les pleurs et les souffrances

⁶ Saint François d'Assise, par exemple, dans le *Cantique des créatures*, chante un univers fraternel où la mort corporelle est la sœur de l'homme, face à la « seconde mort » qui, elle, est redoutable : « *notre sœur la mort corporelle* », cité par Jacques Le GOFF, *Saint François d'Assise*, dans : *Héros du Moyen Âge, le saint et le roi*, Paris : Gallimard, Quarto, 2004 (rééd.), p. 158.

⁷ *Crónicas anónimas de Sahagún*, Antonio UBIETO ARTETA (éd.), Saragosse : Anubar, 1987 (= CAS), bien que le titre soit au pluriel, nous ne retiendrons, pour notre démonstration, que la première des deux.

⁸ Concernant la question de la mort dans le royaume de Castille au Moyen Âge, nous renvoyons au du livre d'Ariel GUIANCE, *Los discursos sobre la muerte en la Castilla medieval siglos (VII-XV)*, Valladolid : Junta de Castilla y León, 1998 (avec bibliographie) ; ainsi qu'au travail, de portée plus générale, d'Emilio MITRE FERNÁNDEZ, *La muerte vencida. Imágenes e historia en el Occidente medieval, 1200-1348*, Madrid : Encuentro, 1988.

⁹ Robert FOSSIER, *Ces gens du Moyen Âge*, Paris : Fayard, 2007, p. 150.

¹⁰ Ce n'est pas un hasard si la chronique générale d'Alphonse X se clôt par ma mise en scène de la mort de son père, à tous égards exemplaire. Ramón MENÉNDEZ PIDAL, *Primera Crónica general de España*, Madrid : Gredos, 1977, t. 2, § 1133 : « *de que la ora entendio que era llegada et vio la sancta companna quel estava atendiendo, alegrose mucho; et dando ende grandes graçias et grandes loores a nuestro Sennor Jhesu Cristo, demando la candela que todo cristiano deve tener en mano contra el çielo et alço los oios contra el su Criador* ».

d'une vie subitement interrompue faisaient partie du quotidien de la famille des défunts, même si la récompense du paradis semble avoir majoritairement pris le pas sur la menace de l'enfer, preuve que l'on croyait sans ambiguïté à l'intercession de l'Église pour assurer son salut.

Dans les chroniques anonymes, la mort rôde à toutes les pages. Pourtant, elle est rarement décrite de façon détaillée, à l'exception de celle des grands personnages historiques, et c'est ce paradoxe apparent que nous voulons relever. Pour l'auteur de la narration, Alphonse VI est, à tout point de vue, le principal héros de son histoire. Voici la manière dont il présente la mort du monarque :

« Muerto ya el rei, tal e tan grande cresció el planto e lloro en la çibdad, qual yo por escriptura no podría declarar, ni por boca hablar, ca los cristianos, con sus mugeres ; los judíos e moros, con las suyas; las biejas, con los biejos; los moços, con las vírgenes ; las moças, con los ynfantes, confundiendo las boçes e alaridos en uno con los llantos, façian gran estruendo e ruido, en tal manera que se podría deçir que toda la çibdad no era otra cosa sino un sonido de llorantes, diciendo ansí : “Oy en este día el sol es nacido a los moros e ynfieles, e es mucho tenebroso a los christianos”. E rotas las vestiduras e destroçadas las crines, alçavan las boçes mui confusas fasta las nubes; unos le llamavan “padre”; otros le deçían “señor”; algunos le nonbraban “rey”; e otros, “padre de la tierra”; e otros, “cochillo e espada de los ynfieles e moros”, la qual cosa beer e oir, non era otra cosa si non llorar e genir, ca los ojos secos, tan gran planto e dolor beer e considerar non se podían; por continuos ocho días, por los quales él estubo muerto en la çibdad, de día e de noche nunca faltó lloro »¹¹.

À la suite de ces lamentations, le roi fut enterré dans le monastère de Sahagún, avec les honneurs qui étaient dus à son rang. Les hommes ne mourant pas seuls à cette époque, des funérailles furent organisées en grande pompe, avec la participation de l'ensemble de la population. Cependant, plus que les pleurs de la foule, il faut signaler qu'à cette époque les prières des clercs se voulaient plus efficaces que celles des laïcs, c'était même la principale raison d'être des moines bénédictins. La liturgie qu'ils avaient mise en place codifiait la façon la plus appropriée pour ouvrir les portes du paradis aux défunts¹². Les moines sollicitaient la clémence de Dieu et récitaient des oraisons pour favoriser l'ascension de l'âme. Telle donc était la vocation première des établissements monastiques qui, comme Domnos Sanctos, avaient adopté les coutumes clunisiennes, et telle était la raison de leur succès auprès des nobles et des rois car, outre les efforts que ces religieux accomplissaient pour obtenir le salut des aristocrates qui leur confiaient leur dépouille, les clercs perpétuaient la renommée de ces personnages illustres dans la mémoire des vivants¹³. Mais rappelons que de tels développements sur la mort, y compris sur celle des reines, sont rares dans la chronique, tant sur ce point précis le ton lapidaire l'emporte sur l'emphase¹⁴.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler que la première chronique anonyme fonctionnait, sur plus d'un plan, comme un véritable roman de chevalerie. C'est donc en relation avec le thème du dépassement, ou plutôt de la négation, de la mort, que nous nous

¹¹ CAS, p. 25-26.

¹² Eric PALAZZO, *Liturgie et société au Moyen Âge*, Paris : Aubier, 2000, p. 111-112.

¹³ Il est curieux d'observer, au moment où se tient ce colloque, que l'Église catholique envisage de rayer prochainement les limbes de la topographie de l'au-delà, un concept qui fut forgé par les théologiens du XIII^e siècle à partir des réflexions de saint Augustin.

¹⁴ CAS, p. 16 : « *la reina doña Costança, su muger, çerró el su postrimero día, e el rey, acordándose de la promesa que avía fecho, fiçola enterrar açera de San Fagún* », p. 17 : « *la reina doña Berta, apenas conplidos seis annos del matrimonio, pagó la deuda muy necesaria de la natura mortal* », p. 46 : « *E el otavo día de su ordenación [abbé García] fue el postrimero día de su vida, por quanto seyendo enfermo fue electo ; el qual enterrado [...] se tornó* ».

proposons de suivre les aventures des abbés de la communauté monastique de Sahagún : celles de Diego d'abord, puis de Domingo et de son fidèle écuyer-assistant ensuite qui n'est autre que le narrateur anonyme lui-même. Consécutivement au renoncement par lassitude de don Diego¹⁵, et de la mort subite de l'abbé García, l'assemblée des moines choisit Domingo comme titulaire de la chaire abbatiale. Ce dernier était un homme jeune et doté des plus grandes vertus : humble, chaste, instruit, prudent, noble, sage et doux¹⁶, tout un chapelet de qualités dont il aurait besoin pour échapper à la constante vindicte des bourgeois de la cité qui cherchaient à s'émanciper de la lourde tutelle seigneuriale que l'ecclésiastique-seigneur faisait peser sur eux. Il faut dire que les marchands et les artisans de la ville du Cea étaient disposés à utiliser toutes les méthodes, y compris les plus méprisables, comme les tentatives d'assassinat, pour se débarrasser de l'homme qu'ils tenaient pour responsable de leur prostration : l'abbé Domingo.

2. Les abbés Diego et Domingo, des hommes au-dessus de la mort

En l'an 1112, peu après Pâques, les troupes aragonaises, alliées des bourgeois de la cité, prirent le contrôle de la ville de Sahagún. Après avoir menacé l'abbé, ils l'expulsèrent du monastère et le laissèrent sans autre ressource que le modeste vêtement qu'il portait sur lui¹⁷. Le pauvre homme s'en alla trouver refuge auprès de la reine Urraque, son amie, qui se trouvait alors en Aragon. Mais étant donné que les séditeux continuaient à gagner du terrain, Domingo fut contraint à une fuite éternelle telle : « *la colombe qui s'éloigne de la vue de l'autour* »¹⁸, et comme il lui était interdit d'entrer dans ses domaines et de parler aux autres moines, il ne lui resta bientôt d'autre solution pour survivre que de quémander du pain de porte en porte tel un vulgaire mendiant. Après cette première alerte, et grâce à l'aide d'Urrique I^{er}, le supérieur de la communauté parvint à retrouver son poste et ses prérogatives, mais cela n'allait pas durer longtemps.

Le deuxième exil de l'abbé se produisit au printemps 1113. La révolte des bourgeois, qui ne cessait de s'étendre, faillit alors lui coûter la vie. Forts de l'appui des cavaliers aragonais, les mutins bourgeois convoquèrent le responsable de l'abbaye devant leur assemblée. Là, ils insultèrent et menacèrent le clerc de mort par pendaison, lapidation, transpercement et brûlure. Les esprits s'échauffant, Domingo fut officiellement condamné à mort par ce tribunal improvisé et alors que les débats atteignaient leur paroxysme un dénommé Bernard surgit de la foule, armé d'un couteau, disposé à égorger l'abbé. Comme par miracle, le bras meurtrier fut arrêté par un moine défroqué qui, après cet événement, réintégra l'abbaye qu'il avait délaissée. Les menaces étant montées d'un cran, l'abbé se déclara prêt à mourir dans l'église. Cependant, craignant pour la sauvegarde du monastère des saints Facond et Primitif, les moines exhortèrent leur supérieur à prendre la fuite¹⁹, ce qu'il fit sans tarder, mais seulement pour une durée de quinze jours.

¹⁵ CAS, p. 44 : « *el dicho abbad don Diego, considerando la vatalla e discordia de dentro e mucho mal que ya pareçia e fuera salía, al sobredicho don Bernardo arçobispo, asentado en el capítulo de Sant Fagunt, mucho rogando le suplicó que a él pluguiese de dexar bevir en el claustro en reposo e paz, e ordenase otro abbad en su lugar* ».

¹⁶ CAS, p. 46.

¹⁷ CAS, p. 54.

¹⁸ CAS, p. 60.

¹⁹ CAS, p. 69 : « *"Pártete padre muy amado, pártete porque la tu muerte non sea nuestra desconsolación, mas ante, aviendo misericordia, a ti e a nos redime el tiempo, ca en quanto fueres sobre la tierra esperarás e berás la bengança dibinal sobre todas estas cosas"* ».

Il serait erroné de croire que la vie mouvementée d'un abbé dans la Castille du début du XII^e siècle pourrait s'arrêter là, car ce serait mal connaître l'imagination débordante et la veine littéraire du chroniqueur de Sahagún²⁰. Agacé par la poursuite des exactions de toute nature qui s'abattaient sur la contrée, l'abbé s'en remit à l'autorité de l'archevêque Bernard de Tolède, un ancien abbé de Domnos Sanctos, qui excommunia sur le champ les fauteurs de troubles. Ayant eu vent de l'intervention de Domingo, les bourgeois devinrent fous de colère et auraient dépecé le clerc s'ils avaient pu l'avoir sous la main. Grâce à Dieu, ce jour-là l'abbé était absent et après avoir pris connaissance de la fureur des habitants de sa ville, il préféra s'en aller errer pendant deux mois à moitié nu et sans aucune ressource²¹. De prime abord, il est tentant d'ignorer la suite des tableaux pour ne pas alourdir la démonstration. Mais finalement, cette économie ne s'avère pas judicieuse tant les scènes s'emboîtent en fonction d'une progression esthétique et rhétorique mûrement réfléchi. Ainsi, Bernard de Tolède, peu après avoir prononcé sa sentence d'excommunication contre les bourgeois faillit être tué par le principal lieutenant d'Alphonse le Batailleur : Géraud dit « le Diable », mais une nouvelle fois, et se fondant cette fois-ci sur un psaume selon lequel le : « *juste sera libéré de toute angoisse et le méchant placé dans cette situation* », l'auteur du récit nous enseigne que Géraud ne réussit pas à commettre son forfait à cause de la présence fortuite de chevaliers qui étaient fidèles à la reine et qui se trouvaient à l'endroit où avait été prévue l'embuscade²². Après cet épisode, Domingo dut une fois encore quitter son siège : « *tel le cerf fuyant lorsqu'il aperçoit les flèches des chasseurs et les dents des chiens cruels* »²³.

L'épisode le plus piquant de l'abbé face à la mort, mais aussi le plus long, est sans doute celui qu'il connut dans le monastère de Saint-Pierre des Dames, l'annexe féminine du grand monastère de Sahagún qui se trouve à quelques kilomètres au sud de celui-ci. Le crédule Domingo, après qu'il eut accordé crédit aux paroles fielleuses des bourgeois, rejoignit le traquenard que les marchands avaient ourdi contre lui à Saint-Pierre car, feignant une négociation, c'est là qu'ils avaient prévu de l'occire pour de bon. L'abbé avait fait le voyage jusqu'au monastère féminin pour célébrer une liturgie mortuaire en l'honneur d'une moniale qui venait de décéder. Pendant la messe, dans l'église monastique, et alors que l'officiant était en train de bénir les espèces, les bourgeois et les aragonais tentèrent d'entrer dans le temple en poussant de grands cris, dans le but de tuer au plus vite les célébrants, au rang desquels se trouvait le narrateur de la chronique. Ce dernier, plus vif que les autres, parvint à barrer la porte alors que son supérieur disait le *Te igitur*. Empêchés d'entrer par la porte, les séditeux tentèrent de le faire par le toit et par le cloître, et alors qu'un arbalétrier s'apprêtait à exécuter l'abbé don Domingo, la flèche fut arrêtée par une religieuse qui la saisit en plein vol²⁴. Mécontent d'avoir raté son tir, le cavalier sortit alors un couteau pour égorger le malheureux prêtre, c'est alors qu'il fut cerné par les moniales qui l'empêchèrent de commettre son

²⁰ CAS, p. 78 : « [Les bourgeois] *E a los onbres, o llevaban captivos, o, traspasándoles con lanças e cochillos, matavan ; o abscondidos en los desbanes de las casas, puesto el fuego, quemavan. E a questo todo façian e acavavan de noche. Por çierto, mejor libraban los que morían que los que llevaban cautivos, sin duda, de la mano d'ellos muy cruel ; e la voluntad artifiçiosa e perversa a todo mal fallava nuevas maneras de cruels tormentos e penas, los quales nin Daçiano falló, nin Maximino pensó, nin Diocleçiano usó ; e aún el mui cruel Nero, bien que las biese, pero tembló e espantóse de ellas* ».

²¹ CAS, p. 86.

²² CAS, p. 88.

²³ CAS, p. 89.

²⁴ À propos de cette aventure, où le merveilleux est très présent, comme dans beaucoup d'autres de la chronique, il faut signaler la similitude avec les miracles qui étaient alors attribués à la Vierge dont la diffusion était assurée par les « légendiers » et par des recueils comme les *cantigas*.

forfait²⁵. Une fois encore, et alors que la mort n'avait jamais été aussi proche, le religieux se tira d'affaire, c'est-à-dire par la fuite, et à moitié nu.

De retour de Rome, où l'abbé s'était rendu avec le chroniqueur pour solliciter l'aide du pape²⁶, les deux hommes furent arrêtés par un châtelain, un ancien moine apostat, ami des bourgeois de la ville, qui les jeta dans un cachot de sa forteresse²⁷. C'est là qu'ils restèrent pendant cinq semaines, avant d'être libérés par l'entremise des nobles de la cour du Batailleur qui s'étaient apitoyés sur leur malheureux sort. On voit donc bien, comme l'affirme souvent l'auteur, que la providence divine n'abandonnait jamais ses protégés. Par la suite, les désordres allaient encore durer, mais l'abbé ne serait plus inquiété physiquement. Le jeune Domingo avait surmonté les plus terribles épreuves, et il ne faisait nul doute que c'était parce qu'il était investi d'une mission en quelque sorte sacrée : celle d'assurer la pérennité de l'abbaye et, partant, du domaine et des droits seigneuriaux afférents, qu'il avait échappé à une mort certaine. Voilà en quelque sorte, de manière résumée, l'objectif plus ou moins avoué par une chronique digne —ne serait-ce qu'à ce titre—, du plus grand intérêt historique qui soit. Quant aux véritables abbés, voici ce que l'on sait sur leurs personnes d'un point de vue formel. Diego, qui apparaît élu dans sa charge en 1087²⁸, l'abandonna en 1111²⁹ à cause de son découragement face aux révoltes dont nous avons déjà parlé. En ce qui concerne Domingo, nous savons qu'il prit la crosse abbatiale en 1111³⁰, pour l'abandonner en 1117, année où il fut remplacé par un certain Pedro Muñoz³¹.

²⁵ CAS, p. 95 : « *como pudo beer al abbad estando ante el santo altar, estendió el arco con la saeta, queriéndole con ella traspasar por las espaldas. E como ya la muerte bolase en la saeta mui presurosa, una de las vírgenes, con la manga de la piel estendida, recibió e detovo la saeta bolante, la qual luego sin llaga alguna cayó en tierra. E como uno e solo onbre —que era con el abbad— fuese contra el que tiró la saeta, el cochillo sacado en la mano para lo matar, las monjas retobiéronle, çercándole con sus mantos, porque la iglesia non fuese corrompida con la muerte de aquel sacrilego* ».

²⁶ *Colección diplomática del monasterio de Sahagún (857-1300). IV (1110-1199)* (= CDS), José Antonio Fernández Flórez (éd.), León : Centro de estudios e investigación "San Isidoro", 1991, doc., n°1193 (1116), p. 44 : « *Nostro siquidem tempore, cum inter regem Alfonso, regis sancti filium, et Vrracam reginam, Aldefonsi regis filiam, bellum uehemens et diutinum emersisset, burgenses Sancti Facundi aduersum te, illius loci abbatem, et aduersus monasterium adeo insurrexerunt, ut te a monasterio expulerint milites in uillam induxer[un]t, cum quibus omnem circa regiones ferro et igni atrocius uastauerunt, agros preterea et uineas seu hortos monasterio coemerunt et cymiterium edificans domibus usurpauerunt, consuetudines ab Ildefonso rege uel abbatibus institutas fregerunt et nouas sibi iuxta suum uelle iurificauerunt. Igitur, ad huiusmodi arrogantiam comprimendam, nos persone tue fili karissime abbas Dominice ligando ac soluendi potestatem super eosdem burgenses laicos siue clericos, concedimus; et super eos omnes qui infra cautum ab Alfonso prenominate rege determinatum habitant, ut preter alicuius episcopi controuersiam, auctoritate nostra, super eos omnes hac potestate fungaris* ». Il s'agit de la seule charte qui fait état, de manière aussi directe, des graves troubles qui se produisirent à Sahagún pendant la guerre civile qui opposa Urrique à Alphonse. S'agissant d'une pièce essentielle du dossier, on ne doit pas être surpris que le chroniqueur l'ait reproduite intégralement, et qu'elle ait été entièrement traduite. C'était bien à partir du chartier de l'abbaye que les moines entendaient contrecarrer les revendications des habitants de la ville et, pour raffermir cette défense, quelle meilleure idée que de produire une chronique plus amène à saisir dans sa portée ?

²⁷ CAS, p. 108.

²⁸ *Colección diplomática del monasterio de Sahagún (857-1300). III (1073-1109)* (= CDS), Marta Herrero de la Fuente (éd.), León : Centro de estudios e investigación "San Isidoro", 1988, doc., n° 838, p. 143 : « *In era I CXXVa. Ego Diacus, abbas Sancti Facundi* », doc., n° 842 (11 mai 1088), p. 146-147, p. 146 : « *et uobis Diaco abati et uestre monacorum congregacioni* ».

²⁹ CDS, doc., n° 1180 (15 décembre 1110), p. 16-24, p. 24 : « *Ego Diacus, abbas Sancti Facundi, in conuentu uestro residens* ».

³⁰ CDS, doc., n° 1183 (11 février 1111), p. 27-28, p. 28 : « *Abbas Dominicus conf* ».

³¹ CDS, doc., n° 1197 (9 décembre 1117), p. 51-52, p. 52 : « *Abas domnus Dominicus in sede Sancti Facundi* » ; doc., n° 1198 (9 décembre 1117), p. 52-53, p. 53 : « *Abbas Petrus Monioz in sanctorum Facundi et Primitiui* ».

Dans la chronique, l'omniprésence de la mort contraste avec la faiblesse des références qui ont trait à l'au-delà. Alors que les bourgeois tuent et torturent sans pitié tout au long du récit, il est fait peu de cas du devenir de leurs victimes. À une époque, celle du bas Moyen Âge, où le modèle de la mort du Christ était prégnant dans les manières de mourir ou d'imposer la mort, tout semble contredire cet aspect dans le texte, à l'exception du cas singulier d'Alphonse VI, mais il est vrai que, dans ce trépas, l'auteur insiste davantage sur l'ensevelissement du roi dans la basilique du monastère que sur la mort royale en tant que telle³². Dans la volonté manifeste chez l'auteur de ne pas s'attarder sur la mort « seconde », voire « troisième »³³, dans la narration, l'enfer et le paradis apparaissent cités seulement deux fois de manière directe³⁴.

3. La mort « première » ou le début de la vraie vie

Depuis saint Augustin, dans son œuvre : *De civitate Dei*, on a parfois opposé la cité terrestre à la cité de Dieu, alors que c'est d'imbrication du registre humain dans le registre divin dont il s'agit, l'une étant liée à l'autre. Par ailleurs, on aurait tort de croire que ce serait là une pure spéculation théologique, alors que cette articulation entre la société idéale et céleste avec la société humaine et terrestre voulait donner à voir une unique structure où la première était le modèle et l'horizon d'attente de la seconde. Par cette dialectique, la mort sur terre était entièrement dépassée et la Cité de Dieu était constituée en modèle parfait qu'il fallait commencer à imiter ici bas, grâce à l'aide bienveillante de l'institution ecclésiale.

C'était au sein de l'Église que le bon chrétien devait se dépouiller de ses péchés s'il voulait accéder à la béatitude éternelle. Or, dans la chronique anonyme, l'*ecclesia* se confond avec le monastère de Sahagún et avec l'homme qui est placé à sa tête : l'abbé. Diego et Domingo ne peuvent mourir aux mains des rebelles car ils sont à l'image du bon pasteur qui doit guider la communauté vers le salut. Le destin des mauvais bourgeois qui ne se repentent pas est connu d'avance, c'est celui de la damnation éternelle car celui qui porte atteinte aux biens et aux domaines des moines, c'est comme s'il attentait contre le Christ³⁵. Voilà le message que l'auteur anonyme cherche à faire passer, et voilà pourquoi il ne cesse de mettre en évidence la bonté des abbés ; deux hommes qui savaient pardonner et qui, pour ces raisons, n'auraient su mourir de manière violente puisqu'ils étaient les garants de l'équilibre social sur terre, mais aussi de l'accès spirituel vers l'Au-delà, deux mondes qui en réalité n'en faisaient qu'un. Quant aux mutins, s'ils voulaient se sauver, ils étaient obligés de suivre les

³² Concernant cette exception, CAS, p. 77 : « Mas después que el de la venerable memoria rei don Alfonso [VI] entró en el camino de la carne mortal... ».

³³ Emilio MITRE FERNÁNDEZ, « La muerte primera y las otras muertes. Un discurso para las postrimerías en el Occidente medieval », *Ante la muerte. Actitudes, espacios y formas en la España medieval*, Jaime Burell et Julia Pavón (éd.), Pampelune : Eunsa, 2002, p. 27-48, p. 36 : « Se hablará así, en lo sucesivo, de la muerte física como muerte "primera". Hay luego una muerte "segunda" que designa la situación del alma caída en pecado. Y hay incluso una muerte en la gehena ("tertia mors") referida a la condenación eterna ».

³⁴ CAS, p. 96 : « E aún los clérigos, llenos de espíritu de Satán, nin a Dios temientes [...]. E el maldito su espíritu, por cruel muerte desecho, e a los ministros del ynfierno dio para siempre, resçevidos tormentos sin fin »; p. 77 : « En el tiempo por cierto del rei don Alfonso [VI], cuya ánima goçe de los bienes de parayso ».

³⁵ CAS, p. 125 : « Ca esos burg[u]jeses, deçiendo cosas torpes, mentirosas e engañosas, an disfamado a mi persona e las de los monjes que so el yugo plaçentero de Christo sirven a Dios en el claustro de San[t] Fagum; e por todas las villas e ciudades an echado por sus bocas ponzoña de gran maldad, siempre nos denostando ».

prescriptions que leur imposait l'Église, la seule garante de leur salut. En matière théologique, cette prescription porte un nom : la pénitence, c'est pourquoi la mise en scène du repentir général des individus qui s'étaient soulevés est si minutieusement restituée dans le document³⁶.

À Sahagún, comme dans le reste de l'Occident médiéval, l'histoire de l'humanité apparaît pleinement imbriquée dans la vision eschatologique qu'avaient les hommes de cette époque³⁷. Pour le dire d'une autre manière, les valeurs morales se confondaient avec les valeurs sociales, elles n'étaient pas dissociées comme ce peut être le cas aujourd'hui. Dans la société chrétienne médiévale, la théologie n'était pas une façon de faire de la philosophie, tant cette réflexion exprimait les fondements d'une conception concrète du monde et de la société. Il nous faut donc partir de ces représentations pour comprendre les raisons pour lesquelles le chroniqueur exclut la mort des abbés de son récit. Pour lui, les moines étaient plus proches de la perfection céleste que les laïcs. De plus, les supérieurs de la communauté étaient le symbole de la sagesse, ils avaient pour mission d'instaurer dans la bourgade une société harmonieuse qui devait être la préfiguration de la cité céleste, et l'on devait remédier à tout désordre susceptible de retarder une telle instauration. Pour ce faire, lui avait choisi l'arme qu'il maniait le mieux : celle de l'écriture. Malheureusement pour le moine, ce combat survenait sans doute trop tardivement, à une époque où les valeurs sociales n'étaient plus les mêmes et que les yeux des laïcs étaient davantage rivés sur le monde³⁸ qu'arrêtés sur son dépassement par la mort.

À la lecture de ce qui précède, et au vu de l'enchaînement des épisodes si bien agencés, est-il possible de porter crédit aux dires de l'auteur ? Peut-on continuer à considérer ce document comme une source primaire qui dit l'histoire ? Une fois de plus, c'est le vieux problème du vrai et du faux qui se trouve posé au chercheur. Soit il continue d'utiliser la chronique, en évacuant la teneur du discours du narrateur, comme s'il s'agissait d'une donnée secondaire, soit il prend le contrepied de la critique traditionnelle en rejetant ce texte sous prétexte qu'il serait truffé d'invraisemblables récits nés de l'imagination d'un écrivain prolifique. En réalité, ces deux solutions seraient des choix de la facilité. Il ne s'agit ici ni de vérité ni de fiction, car la chronique n'est pas la narration détaillée des aventures d'un abbé bénédictin et de son acolyte-témoin, mais une œuvre de fiction à but d'édification, certes entremêlée de faits et de données historiques entièrement véridiques. À ce titre, on pourrait rapprocher la chronique des romans historiques contemporains, qui sont souvent très documentés, mais auxquels on aurait ajouté une dimension exemplaire.

³⁶ CAS, p. 128 : « *Señor cardenal, todos confesamos e manifestamos aver fecho yniqua y malamente contra Dios e mucho aber pecado contra el abad, e en muchas maneras aberle ofendido ; las cosas que contra él deçíamos, notificamos averlas dicho mentirosa e falsamente ; mas agora, de rodillas en tierra, con gran humilldad vos suplicamos que a nos, mezquinos, queráis perdonar e le plega de nos reformar e en nuestras casas nos dexen estar" ».*

³⁷ Jacques LE GOFF, *Héros du Moyen Âge, le saint et le Roi*, Paris : Gallimard, 2004, « Du ciel sur la terre : la mutation des valeurs du XII^e au XIII^e siècle dans l'Occident chrétien », p. 1263-1287, p. 1267 : « *Certes les hommes du haut Moyen Âge travaillaient, luttèrent pour la vie terrestre, pour le pouvoir terrestre, mais les valeurs au nom desquelles ils vivaient et combattaient étaient des valeurs surnaturelles (Dieu, la Cité de Dieu, le Paradis, l'éternité, le mépris du monde, la conversion, l'exemple de l'homme Job anéanti devant la volonté de Dieu). L'horizon culturel, idéologique et existentiel des hommes c'était le ciel ».*

³⁸ *Ibid.*, p. 268 : « *La joie et la beauté du paradis peuvent recevoir un début de réalisation sur terre, l'homme, dont on rappelle qu'il a été fait à l'image de Dieu peut créer sur terre les conditions non seulement négatives mais positives du salut, on rappelle qu'Adam et Ève ont été sauvés des Enfers par Jésus lors de sa descente aux Limbes, l'histoire n'est plus un déclin vers la fin du monde mais une montée vers l'accomplissement des temps ».*

L'auteur du document est, selon toute probabilité, un moine de Sahagún, voire un groupe de clercs, ayant postérieurement composé un récit où la libre imagination de certains épisodes cherche à emporter l'adhésion des lecteurs ou de l'auditoire. Ainsi, plutôt que de se focaliser sur la question du vrai et du faux du texte, il est plus intéressant de chercher à savoir pourquoi son auteur a eu recours à un tel stratagème. La fin justifiant les moyens, et puisque le chroniqueur était persuadé de défendre la bonne cause de l'abbaye, c'est-à-dire celle du maintien d'une société harmonieuse entre les moines et les bourgeois, rien ne nous dit, en fonction de la notion de vérité, telle qu'on la pratiquait au Moyen Âge, qu'il ait eu l'impression de produire un « *faux en écriture* ». La chronique fonctionne à tous égards comme la littérature du bas Moyen Âge où la vérité et la fiction se mêlaient étroitement. C'est dans ce contexte culturel que le moine pouvait prêter une vie trépidante à son abbé, qui n'avait rien à envier aux aventures des chevaliers de la Table ronde où les héros frôlaient souvent la mort, mais qui se tiraient toujours d'affaire car, eux aussi, œuvraient pour une bonne cause. Finalement, et par-delà la question stérile du vrai et du faux, l'aspect le plus intéressant de ce dossier est que la chronique est un document d'histoire. Aussi est-ce comme tel qu'il faut le traiter, indépendamment du fait qu'il soit contemporain ou non des événements qu'il met en scène, ou de la faculté prodigieuse qu'avaient Diego et Domingo à échapper par répétition à des morts annoncées, à dépasser le destin tragique dans lequel s'échoue le commun des mortels.

Dans cette œuvre pour le moins pittoresque, le choix de l'autobiographie n'est pas dû au hasard. L'emploi de la première personne impose un effet de vérité d'une grande puissance. Si à cela on ajoute que l'auteur avoue avec insistance avoir été le témoin oculaire des faits qu'il rapporte, on se trouve devant une composition hautement suggestive et efficace quant au message que son créateur voulait transmettre. Comment ne pas reconnaître que les bourgeois jouaient le rôle des méchants, face aux doux et innocents abbés victimes de leurs persécutions violentes ? C'est pourquoi il faut considérer que la chronique vise moins à fournir les détails de la guerre civile dans le Sahagún du XII^e siècle, qu'à souder et à protéger les intérêts d'une communauté monastique dont les privilèges semblaient de plus en plus anachroniques aux yeux d'une population qui cherchait à s'en émanciper à l'époque où elle fut sans doute rédigée : c'est-à-dire le bas Moyen Âge.

Charles GARCIA
Université de Poitiers

Résumé :

Au Moyen Âge, par contraste avec notre période, la mort constituait un lien social structurant très puissant. Paradoxalement, celle-ci est toujours refusée aux abbés de la première chronique anonyme, alors qu'ils la frôlent en permanence. Comment expliquer un tel déni ? Pour éclairer cette contradiction, qui n'est qu'apparente, il faut revenir sur la rédaction de ce récit. Dès lors qu'on ne le considère plus comme une source primaire, mais comme une construction rhétorique à visée exemplaire, les péripéties qui y sont racontées nous paraissent d'emblée moins extravagantes. Si les abbés ne meurent pas aux mains des rebelles c'est qu'ils avaient pour mission d'instaurer un ordre idéal dans leurs domaines, à l'image de celui du Ciel. Véritables héros placés au-dessus de l'humanité, les clercs parviennent à vaincre, par dépassement, le sort qui guette les simples mortels.

Resumen :

En la Edad Media, la muerte era vivida como un vínculo social con fuerte poder aglutinante. Sin embargo, la primera crónica anónima es algo que siempre niega a los abades que en ella salen retratados. ¿Cómo explicar semejante paradoja? Una vez más, resulta imprescindible volver al documento. Si dejamos de considerarlo como una fuente primaria, para estudiarlo como una narración retórica con miras ejemplarizantes, observaremos que los sucesos que cuenta no son tan extravagantes como a primera vista parecen. Si en la historia, los abades no mueren, es porque deben instaurar en sus dominios un orden ideal que refleje el existente en el Cielo. Más que hombres comunes, los abades son pues héroes que vencen a la muerte y que consiguen superar el trágico destino que espera a los demás mortales.

Mots clé: Moyen Âge – Castille – mort – chroniques – monastères bénédictins

Palabras clave : Edad Media – Castilla – muerte – crónicas – monasterios benedictinos

Keyboards: Middle Ages – Castile – death – chronicles – Benedictines monasteries